

– « it helps to remind us that we are indeed dealing with a spectrum and not two separable categories » (p. 21). C'est sous l'angle de l'identité, de la perception que les Romains avaient d'eux-mêmes, que sont examinées ces « qualités divines », durant les trois derniers siècles de la République. Dans quelle mesure ces qualités étaient-elles revendiquées ou associées à des groupes spécifiques, à des individus ou à la communauté entière ? Cette enquête sur les « qualités divines » porte donc aussi sur l'identité culturelle romaine ou plutôt sur les identités romaines : quelles ont été les interactions entre telle qualité divine et tel ou tel groupe social ? Un des mérites de l'auteur est en effet d'avoir pris en considération toutes les couches de la population, y compris les esclaves, qui pouvaient avoir un rapport avec ces « qualités divines », qu'il se soit exprimé à travers des discours, des représentations théâtrales, l'iconographie monétaire, des graffitis ou des dédicaces d'offrandes modestes ou de temples, des fêtes etc. Ces « qualités divines » appartiennent à la sphère de la religion, marquent le rythme de l'année civile et le paysage tout en permettant aux Romains de représenter leur histoire et leurs valeurs, celles-ci pouvant d'ailleurs être revêtues de diverses significations selon les époques ou les divers participants. Elles sont donc également situées dans un éventail plus large de qualités associées avec les Romains.

– Signalons en passant qu'un article récent de F. Coarelli permettrait de compléter le chapitre 4 intitulé « Capitolizing on divine qualities » (*Substructio e tabularium*, *PBSR*, 78, 2010, p. 107-132) : aux temples dédiés à des qualités divines à la fin du II^e et au début du I^{er} s. av. n.è. par plusieurs généraux (temple de la Concorde par Opimius en 121 ou d'*Honos* et *Virtus* par Marius par ex.) s'ajouterait, si l'on suit l'hypothèse du savant italien, un triple temple dédié par Sylla à *Venus Victrix*, au *Genius publicus populi Romani* et à *Fausta Felicitas*, qui aurait pris place sur les *substructio* du tabularium. – Index des sources ; index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Eric M. ORLIN, *Foreign Cults in Rome. Creating a Roman Empire*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-248 p., ill. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-973155-8.

Le titre principal de ce livre cache partiellement ses ambitions : il ne s'agit pas seulement, pour E. Orlin, d'étudier les cultes étrangers à Rome (sous la République et le principat d'Auguste) mais aussi et surtout de comprendre en quoi ces cultes insérés progressivement au sein du système religieux romain contribuèrent à transformer la notion même de romanité ou, pour le dire autrement, modifièrent la « Roman self-definition ». Dans la mesure où les Romains eux-mêmes se présentaient comme le plus religieux des peuples, il est particulièrement intéressant de choisir le champ de la religion pour explorer le développement de l'identité romaine. Se basant sur des modèles issus de l'anthropologie, l'auteur entend ainsi démontrer que les activités religieuses romaines, depuis le début du III^e s. av. n.è., ont contribué à la redéfinition des frontières de la romanité, au fil de l'expansion et de l'intégration de nouveaux territoires et de peuples au sein de l'empire. E. Orlin regroupe sous l'étiquette « cultes étrangers », tous les cas où les sources archéologiques ou littéraires indiquent une provenance « hors de Rome ». – Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'intro-

duction de cultes étrangers à Rome, aux v^e et iv^e s. d'abord (avec notamment le cas de Junon Regina de Véies, en 396), entre 338 et 201 ensuite, à une époque où, par leurs conquêtes, les Romains entrent en contact croissant avec les cités grecques d'Italie du sud et de Sicile mais aussi d'Orient (avec le culte d'Esculape, les *ludi Tarentini*, consacrés à Dis et Proserpine et Magna Mater). En intégrant ainsi de nouvelles divinités, les Romains continuent à tisser des liens avec les peuples soumis à leur contrôle. L'introduction du culte de Magna Mater à Rome et la présence d'un culte romain autour des *ludi Megalenses* et d'un culte phrygien n'attestent pas seulement l'ouverture de la religion romaine, mais aussi la volonté de distinguer pratiques romaines et non romaines. Ce ne sont pas seulement des cultes qui sont incorporés mais aussi des prêtres, argumente Orlin dans le troisième chapitre où il envisage l'adoption par les Romains, au service de leur religion, d'haruspices étrusques, de prêtresses célébrant le culte grec de Cérès et de *galli* de Magna Mater. Plusieurs points de ce chapitre mériteraient une discussion approfondie ; limitons-nous à l'essentiel. Les haruspices étrusques agissant au service de Rome ne peuvent pas être qualifiés de prêtres (ils ne semblent d'ailleurs jamais appelés *sacerdotes* dans les sources). Il aurait été utile à l'auteur de consulter les travaux de M.-L. Haack sur ces spécialistes de la *disciplina etrusca* liée à la divination. Celle-ci a bien montré (*Les haruspices dans le monde romain*, Paris, 2003, p. 11-12) que le recours aux haruspices par les autorités romaines ne s'explique pas tant par une ouverture ou une tolérance à l'étranger que par un souci d'efficacité rituelle, notamment en situation de crise. Quant aux *galli* de Magna Mater, ces dévots qui offraient leur virilité à la déesse, ils ne sont pas plus qualifiés de prêtres dans nos sources et ont été soigneusement tenus à l'écart du culte public de la déesse, seules de rares exceptions étant tolérées pour leurs apparitions publiques, lors des quêtes et de la procession de la *lauatio*. Par contre, un prêtre et une prêtresse, tous deux d'origine phrygienne, non-Romains de naissance, desservaient le culte phrygien de la déesse à Rome : de ceux-ci Orlin ne parle presque pas, alors qu'un commentaire approfondi du passage de Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, 2, 19) les évoquant aurait été très utile (sur les acteurs du culte de Magna Mater, je me permets de renvoyer à mon étude *Les acteurs du culte de Magna Mater à Rome et dans les provinces occidentales de l'Empire*, in St. Benoist, A. Daguët-Gagey, Chr. Hoët-van Cauwenberghe (éd.), *Figures d'Empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial (I^e s. av. n.è.-VI^e s. de n.è.)*, Lille, 2011, p. 467-484). – Dans le chapitre 4 sont examinés les prodiges et leur expiation par l'État romain, en vue de restaurer la *pax deorum*, avec une attention particulière pour les prodiges survenus sur le territoire des alliés italiens. Ces expiations contribuaient, selon l'auteur, à démontrer l'unité de Rome et de l'Italie en termes religieux par le culte des mêmes divinités et la fréquentation des mêmes sanctuaires, y compris à l'extérieur de Rome. Ces observations sont fort intéressantes, même s'il faut reconnaître avec Y. Berthelet (*Gouverner par les signes divins : recherches sur la divination publique à Rome*, Paris, 2012, p. 539-554 – thèse inédite ; voir aussi *supra*, p. 91-110) que la plupart de ces expiations n'ont pas eu lieu sur un sol étranger, mais sur des territoires de statut juridique romain (colonies ou municipales). Celles-ci n'en jouaient pas moins le rôle de cohésion bien mis en lumière par l'auteur. – Le chapitre 5 s'attache au développement des jeux au III^e s. av. n.è. : cette pratique ancienne est réinvestie et des cultes étrangers (Apollon, Magna Mater)

ou qui avaient reçu des additions de type grec (Cérès, Flora) se voient dotés de jeux. – Dans le chapitre 6, l’auteur examine deux épisodes fameux (l’affaire des Bacchanalia en 186 et la « redécouverte » des livres de Numa en 181) qui ont contribué à « déplacer les frontières » et à redessiner l’identité religieuse romaine, dans ses rapports avec la culture grecque et avec la péninsule italique. – Dans le dernier chapitre est envisagée la question de cette identité religieuse et de son évolution dans le contexte des guerres civiles du I^{er} s. av. n.è. ; les frontières entre ce qui est romain et ce qui ne l’est pas sont alors estompées, avant d’être rétablies par Auguste. – Index.

Françoise VAN HAEPEREN

James H. RICHARDSON & Federico SANTANGELO (Ed.), *Priests and State in the Roman World*. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 643 p., ill. (POTSDAMER ALTER-TUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 33). Prix : 88 €. ISBN 978-3-515-09817-5.

Ce volume, qui rassemble 24 articles, pour la plupart issus d’un colloque tenu à Lampeter en 2008, a pour thème les relations entre prêtres et État dans le monde romain. La diversité des sujets abordés et des approches ainsi que l’ampleur de l’arc chronologique (de la République jusqu’à l’Antiquité tardive) constituent une richesse de l’ouvrage mais en rendent difficile une présentation raisonnée. Les contributions ont été rangées en deux vastes sections. La première se rapporte à l’État romain et aux prêtres de Rome, la seconde aux diverses provinces de l’Empire et aux prêtres qui y officiaient. – La première section contient des articles abordant des questions liées aux collèges sacerdotaux de Rome, qu’il s’agisse de réflexions sur la présence simultanée d’un grand nombre de collèges (J. Rüpke), du mode d’accès à ceux-ci (J. North sur la *lex Domitia*), de leurs fonctions (F. Glinister sur les saliens et les *saliae* ; F. Santangelo sur les pontifes et la *pax deorum* ; J. Rich, sur les *fetiales* et les relations internationales), d’Auguste et des sacerdoce romains selon Suétone (D. Wardle), du traitement du châtement des vestales coupables dans les *Annales maximi* (J. Richardson), des *haruspices* de l’empereur (M. Torelli). D’autres contributions traitent de rites fondamentaux dans l’État romain (Chr. Kvium sur le thème de l’inauguration et de la fondation ; A. Dalla Rosa sur Auguste, les proconsuls et les auspices). Les deux derniers articles de la première partie portent d’une part sur l’empereur et les évêques chrétiens sous Constantin (D. Hung), d’autre part sur les prêtres juifs et les responsables des synagogues durant l’Antiquité tardive (D. Noy). – La deuxième partie est consacrée aux prêtres dans des contextes régionaux. Elle s’ouvre par une réflexion stimulante d’A. Raggi sur la « religion » dans les lois municipales. Les autres contributions portent pour la plupart sur une aire géographique limitée. A. Clark s’intéresse aux responsables (*magistri* et *ministri*) d’associations en rapport avec une/des divinité(s) en Italie, en faisant le choix méthodologique d’éviter l’usage de la catégorie « religion » et en montrant en quoi les dieux contribuaient à l’auto-représentation de ces hommes et femmes. E. Isayev propose une synthèse intéressante sur le caractère « étranger » des prêtresses grecques de Cérès à Rome qui se voyaient octroyer la citoyenneté romaine pour exercer leur sacerdoce. R. Haeussler entend dépasser le modèle traditionnel de la « *polis religion* » à partir du cas des *sacerdotes publici* dans le sud de la Gaule. Son argumentation laisse perplexe sur bien des points